

## Entre Chienne et Louve

### Edito

*Entre Chienne et Louve* est un thème qui me poursuit depuis longtemps. Depuis bien avant que nous ne décidions de la création d'*Etoiles d'Encre* il s'insinuait dans les poèmes que la nuit me donnait, il marquait ma trajectoire d'écriture comme un espace fugace d'où dépendrait, en quelque sorte, toute mon existence. Ce clair-obscur qui en peinture fut mon premier compagnon avec les lumières noires de Rembrandt et de Goya, correspondant à mes sonorités d'enfance souvent en lumières sourdes aussi, était devenu peu à peu le lieu privilégié de l'interrogation. Tous les lieux de passage sont vêtus de cette incertitude qui, pourtant, constitue notre unique force créatrice. Du jour à la nuit, de la lumière à l'ombre, de l'été à l'automne, du pensable à l'impensable, d'hier à demain, de la vie à la mort... nous sommes d'opiniâtres passantes passagères.

Avec *Les Chants de la Tassaout* dont René Euloge passant voyageur, a reconnu, heureusement pour nous la beauté et l'originalité, j'ai retrouvé des mots dessinant de manière quasiment magique ce que je n'avais pas forcément conscience d'être, mais dont l'intuition m'a toujours habitée. Inattendu ce lien intime si étrange et indicible avec la poésie incarnant les chants d'une femme vivant dans une autre société et un autre territoire, au cœur d'un temps différent et d'une histoire qui ne ressemble en rien à la mienne. Mririda, cette jeune "hétaïre", qui raconte au cours de ses textes dont la brièveté même percute et cingle, avec douleur, tendresse et humour, ce que c'est que de faire ce "métier-là", ce que c'est que d'avoir, d'être, en fait, un corps de femme que d'autres monnaient, me semble dans ses chants si proche de ce que j'ai pu souvent essayer de transcrire comme parole du corps en souffrance.

En souffrance solidaire d'autres femmes, depuis nos communes origines emprisonnées dans une image du corps obscur et maudit, vendu et acheté, caché et exhibé, dont nous n'avons cessé d'être dépossédées. En souffrance solitaire face à cet héritage dont il faudra bien se débrouiller pour concevoir de la joie vive. Car comment vivre sans la joie ? Quelle belle expression, n'est-ce pas, "fille de joie" ? Et dans chacun des poèmes de Mririda, la joie et la passion rayonnent derrière le désespoir d'une condition inhumaine qu'elle n'a jamais choisie. Tout ce qui bouillonne en elle de sentiments et de sensations, s'exprime et éclate sans avoir été filtré par le "bien penser" d'une société pratiquant le camouflage de ces désirs primordiaux, de ces plaisirs des sens que René Euloge nomme "le sentier d'un panthéisme attardé". La beauté de sa montagne berbère et la beauté de son corps ne sont qu'une. Une et multiple comme la beauté du monde.

Jouissance des parfums et des couleurs de cette Haute-Tassaout que j'imagine sauvage et violente dans l'excès de ses dons et de ses envoûtements. Jouissance du jeu et de la mise en scène d'un quotidien où l'offense et le mépris sont aussi ordinaires que le bien-être qu'on vient chercher auprès d'elle. Jouissance de l'être tout entier qui se baigne dans ses chants lui permettant ainsi toutes les évasions au-delà de l'imposture d'un corps abîmé et alourdi par tant de mains le touchant sans amour ni respect, et néanmoins le sien, le seul, l'unique royaume.

C'est sous l'éclairage de l'obscur lumière de Mririda que nous allons feuilleter les deux premiers manuscrits des livres qui nous ont été envoyés par deux femmes de la Méditerranée, puisque l'une est d'origine espagnole et l'autre italienne, que nous publierons en cette première année du nouveau siècle. Que ce soit dans *Tres de Mayo*, le récit de Michèle Hua racontant l'évolution poétique et humaine, personnelle et sociale d'une femme au cours de la guerre d'Espagne, ou dans *Un demi-siècle de la vie d'une femme*, celui d'Eugenia Patrizia Soldà, qui retrace sa propre histoire douloureuse et rebelle à partir de l'Italie des années 1950, ce sont deux femmes qui parlent depuis cet endroit mouvant et mystérieux qui les fait être. Leur corps pensant, agissant ressentant, imaginant. Autant *Tissages Métisses*, le numéro précédent, ouvrait sur la rencontre avec l'autre, autant celui-ci ouvre sur celle avec soi-même.

Car comment, si l'on ne commence par reconnaître cette caverne, ce ravin, cette "bouche béante" dans lequel l'Enfant du conte *L'Insane et l'Enfant* de Kana Beït El Bahaj, plonge pour renaître, comment nous libérer des hontes marquées au fer rouge, des peurs et des offenses subies ? La question, nous nous la posons d'abord à nous-mêmes : pourquoi acceptons-nous d'être en souffrance à l'intérieur de cette peau-là dont l'écorce nous enserme comme une cage de fer ? En quelle attente sommes-nous, en quelle consigne avons-nous consigné notre liberté originelle de rêver, ressentir et d'aimer au-delà des interdits instaurés par des promoteurs de mal-être et des commerçants de chair vive ? Un des éléments de la réponse nous est peut-être donné par *Le chant de la baleine à bosse* de Michèle Blèsès, qui vient d'au-delà de la mère nous ouvrir sur des espaces d'infini.

Enfin, dans le texte de Farida Moussaoui, *Retour aux sources*, c'est l'image d'une Algérie à la mémoire apaisée qui vient à elle et à nous, porteuse de sensations et d'émotions enfouies resurgissant après la mort, et rendant à chacun de nos deuils leur rôle de passeurs vers demain. Demain, la vie dans la cité prendra une autre couleur empruntée aux coquelicots des montagnes kabyles et aux triangles noirs et rouges des tapis d'Aflou. Demain le corps adolescent des jeunes gamines des périphéries si violentes des villes ghettos, aura peut-être le choix d'une autre liberté. Demain, ce sera le temps des *Cicatrices*.

